Présentation
des auteurs

C'est une bien étrange histoire que celle de la genèse de ce livre auquel rien ne me prédestinait au départ. Étant de formation scientifique, professeur de mathématiques et docteur en astrophysique, j'ai fait mes premiers pas vers l'histoire de Perpignan grâce à des recherches généalogiques sur ma propre famille, puis beaucoup plus récemment grâce à des travaux publiés sur l'histoire de la carte à jouer à Perpignan.

C'est précisément par le biais de cette dernière, dont je suis fervent collectionneur, que tout a commencé. En effet, un brocanteur de l'est de la France, que j'avais connu lors d'un achat de cartes, me recontacta pour me dire qu'il avait trouvé dans un coffre, au fin fond de sa boutique, quelques documents concernant Perpignan et le Roussillon. Je fus particulièrement heureux de les récupérer et de leur faire retrouver leur région d'origine. Parmi eux se trouvait une biographie manuscrite de 170 pages, datant de 1726, d'une religieuse du couvent Saint-Sauveur de Perpignan. C'est ainsi que je fis la connaissance dans un premier temps de Teresa de Rocabruna y Vilallonga, puis, ayant décidé d'exploiter ce document, je fus rattrapé par l'histoire du couvent.

Peu de personnes dans Perpignan ont entendu parler de cet établissement, hormis bien entendu les historiens locaux. Les vestiges les plus représentatifs de cet ancien couvent se trouvent pourtant dans une zone du centre-ville culturellement riche,

regroupant l'hôtel Pams, l'ancienne université, le muséum d'histoire naturelle, ancien hôtel de Çagarriga, et la médiathèque. Pourtant, seule la toponymie évoque encore son existence : la rue Côte Saint-Sauveur, qui relie la rue Emile Zola à la rue Petite-la-Real, doit en effet son appellation au couvent.

Mes recherches historiques sur cet établissement conventuel avançaient depuis deux ans quand j'ai rencontré Michelle Pernelle…

Jean-Pierre Garrigue

J'ai découvert Saint-Sauveur en 1995 en travaillant à une exposition sur l'histoire des anciens couvents de Perpignan. Comme les Grands Augustins, les Carmes déchaussés, les Augustins déchaussés, les Mercédaires et les Dames Enseignantes de Béziers, il fait partie de ces grandes maisons religieuses oubliées de notre cité, dont les murs, pas toujours démolis ou effondrés, ont été noyés dans le bâti après la Révolution française ou parfois même avant. Contrairement aux couvents que l'Armée a occupés, il ne reste, de ces grands établissements conventuels, que peu de vestiges.

Mentionné dans un paragraphe, voir une page des premières histoires de la ville de Perpignan, Saint-Sauveur n'a fait, depuis lors, l'objet d'aucun ouvrage. Si l'histoire de ce couvent est restée méconnue, la généalogie des chanoinesses, en revanche, a été dépeinte par Philippe Lazerme de Règne. Pourtant, son surnom, « *convent de les monges riques* »*, une partie de son mobilier retrouvée dans l'église de Vinça, et sa vaste étendue très bien matérialisée dans les plans de la ville, me fascinaient. Tous les jours, en ouvrant les volets de mon bureau, j'en avais devant moi le vestige le plus remarquable : l'ancienne église conventuelle, dont les contreforts sont encore mieux visibles depuis la terrasse de la médiathèque voisine.

Il y a deux ans, dans le cadre de la signalétique de la Ville de Perpignan, un panneau retraçant l'histoire de ce couvent a été installé impasse Emile Zola. A l'occasion de sa conception, j'ai rencontré Jean-Pierre Garrigue, et nous avons décidé d'écrire ce livre ensemble.

Michelle Pernelle
Archiviste de la ville de Perpignan

* Couvent des religieuses riches.

Remerciements

Les Archives départementales des Pyrénées-Orientales
(Christine Langé, Denis Fontaine et tout le personnel)

La Médiathèque

Les Archives de la ville de Perpignan

Lucila Grau

Aymat Catafau

Marcel Delonca

Francis Jampy

Yves Escape

Les sacristains de l'église Saint-Jacques de Perpignan et
de l'église paroissiale de Pézilla-la-Rivière

Francesca Fabre

Et nos relectrices Danièle Sicre et Renée-Lise Gomez

La Verdaderament Religiosa,
Ideàda

En la vida y virtuts, de Missenyora Dona Teresa de Rocabruna, y de Vilallonga, Canongessa Regular del Ordre del N. P. St Agustì del Convent del Saluador de la Fidelissima Vila de Perpinya. Recullida y Recopilada, per altre Canongessa del mateix Convent, molt Amiga sua.

A La Major gloria de Deu, de Maria Santissima, y del Nostre Pare Sant Agustì.

Volent lo prophèta Rey, en lo psalm catorze, donarnos lo dibuix de una anima predestinada pera la gloria, pregunta al Senyor, diently: Senyor qui es aquell que habitara en vostres Tabernacles, y que reposara sobre vostre santa montanya? y illuminat del esperit Divi, com a propheta, respon: Es aquell que en aquesta vida camina per lo sender de la innocencia, y cumpleix ab totas las obligacions del estat de vida que a abraçat.

De aquest principi, que apartany ala fe, se segueix, que es lo Cel la habitacio de aquellas animas ditxosas, en aqui lo aborriment del peccat, a conservat la gracia del Señor, y que han aumentat en gracia en lo discurs de sas vidas, ab lo exercici continual de las mes sublimes virtuts.

Aquestas animas heroïcas, ha sempre proposadas la sta Iglesia, per modelos a sos fills; especialment quant, acabat lo curs de la vida, las creu possehidoras de vna felix eternitat.

De aqui se tè de corregir lo error de aquellas personas, que creuën que nos tenen de escriurer las vidas, sino de aquells Sants o Santas, que Deu a volgut illustrar ab miracles

Première page de la biographie de Teresa de Rocabruna.

La biographie de
Teresa de Rocabruna

Ce manuscrit de 162 pages, probablement écrit entre 1720 et 1723, est l'œuvre d'une religieuse anonyme, très proche de Teresa de Rocabruna, qui pourrait bien être Maria Teresa de Tord y Pi. Il est composé de deux parties. La première, intitulée «*llibre primer de la vida y virtuts de dona Teresa*», retrace le parcours de cette moniale Augustine, de sa naissance à Barcelona jusqu'à son décès au couvent Saint-Sauveur. La seconde, «*llibre segon de las virtuts de dona Teresa*», décrit de façon très détaillée toutes les qualités que pouvait avoir cette religieuse, atteignant pratiquement la perfection. La biographie se termine par une description précise de la maladie qui a entraîné son décès.

Ce document ayant été le moteur de la conception de cet ouvrage, nous avons décidé qu'il en serait aussi, en quelque sorte, l'illustrateur principal. Nous en présentons donc, dans des encadrés, de nombreuses citations, traduites en français, l'original étant en catalan.

Avertissement
linguistique

Cet avertissement linguistique a été initié par la remarque d'une amie historienne et linguiste à propos de l'écriture du patronyme de Teresa de Rocabruna y Vilallonga. Elle nous précisa, à juste titre, que le « y » était une marque d'écriture castillane et qu'il fallait utiliser le « i », forme du catalan normatif, et écrire ainsi Teresa de Rocabruna i Vilallonga.

La remarque était tout à fait pertinente. Pourtant, dans les nombreux documents consultés, nous n'avons rencontré que la version castillane (« y ») utilisée à l'époque dans tout le Roussillon. Que dire de l'écriture du patronyme à partir du XVIIIe siècle : Thérèse de Rocabrune et Vilallongue ?

Laquelle choisir parmi les trois possibilités qui s'offraient à nous ? L'écriture patronymique et toponymique intégralement catalane, celle intégralement française ou bien l'écriture mixte au gré des époques et des sources utilisées ? Nous avons fait le choix de cette dernière, c'est-à-dire, dans la grande majorité des cas, le choix de la langue et de l'usage correspondant à celui retrouvé dans le document.

Par contre, les noms de lieux ont été francisés quand ils ne sont pas dans une citation.

Nous avons également conservé dans de rares cas le terme catalan en lieu et place du mot français, ainsi, par exemple le mot « *censal* »

et son pluriel « *censals* » (au lieu de « cens » ou « censive »), mais aussi les unités de mesure comme *aymina*, *aymines*, *ayminata*, *ayminates*. Nous avons aussi parfois employé « *escolana* » en lieu et place de « novice » pour une religieuse non encore professe, les termes pouvant avoir suivant les textes des nuances légèrement différentes. Enfin, nous avons repris les termes spécifiquement catalans, voire roussillonnais, pour lesquels aucune encyclopédie ou dictionnaire n'a pu nous donner l'équivalent en français.

Prologue

La fondation du couvent une implantation hors les murs

Au début des années 1220, Perpignan est intégrée, depuis un demi-siècle, dans le domaine de la couronne d'Aragon. Une enceinte, achevée depuis deux ou trois décennies, entoure l'actuel quartier Saint-Jean. La population y est regroupée autour et au sud-ouest de l'église paroissiale, dédiée à Saint-Jean-Baptiste, de l'hôpital et du palais comtal[1], résidence officielle des rois d'Aragon après avoir été celle des comtes de Roussillon depuis le Xe siècle.

Les Templiers y ont leur maison et leur église, dédiée à Sainte-Marie[2], et plus loin sur le chemin de Mailloles, hors les murs, se trouve une chapelle dédiée à Saint-François. À l'est, la maladrerie des Lépreux[3] voisine avec le « *call* »[4] naissant. Le lotissement du nouveau quartier Saint-Jacques démarre sur le *Puig*. C'est dans cette paroisse de Perpignan en cours de constitution que les chanoinesses de Saint-Sauveur s'installent et construisent une chapelle dans les terrains vagues proches de la porte d'Elne[5].

Elles font partie des premiers ordres religieux qui ont fondé une maison dans la ville de Perpignan, après les Bénédictins, dont le prieuré s'élevait dans le quartier Saint-Martin depuis le XIIe siècle et les Franciscains. Leur installation est contemporaine de celle des Cisterciens de Fontfroide dont la maison était située entre le vieux Saint-Jean et les

marchés[6] et les Mercédaires[7] qui s'implantent sur la *Colomina d'en Pere Comte*[8]. Elle précède d'une décennie ou plus l'arrivée des Dominicains et des Carmes ainsi que celle des Clarisses (vers 1255).

Au XVIIe siècle, les chanoinesses de Saint-Sauveur ont elles-mêmes déjà perdu la trace et la mémoire de la fondation de leur monastère, mais de plus, elles ignorent, ce qui se conçoit, l'existence d'actes antérieurs à ceux conservés dans leurs propres archives, comme en témoigne la biographie de Teresa de Rocabruna :

> *La fondation du couvent Saint-Sauveur peut se comparer aux origines de ces familles nobles tellement anciennes que l'on ne peut pas trouver la véritable origine et dont les titres ne sont que des privilèges très anciens de potentats. C'est avec raison qu'on peut comparer les origines de ce très noble couvent et celles de la noblesse. On ne connaît pas la date de sa fondation mais on connaît son ancienneté grâce aux concessions faites par le pape Innocent IV en mars 1247, par Don Jaume roi de Majorque en janvier 1302, par Don Sanche roi de Majorque en 1316 et par Don Pere roi d'Aragon en 1351. Ce sont les seuls actes dont les originaux sont conservés à ce jour.*

Cependant, même si la date précise de la fondation du couvent n'est toujours pas connue, l'analyse de différents textes retrouvés porte à déduire que son origine remonte aux années 1220. Le texte le plus ancien mentionnant en effet une « *domus de Sanctus Salvatoris* » à Perpignan, extrait du *Diplomatari del Masdéu*[9], date de 1222. L'acte officiel de fondation du couvent a dû être rédigé entre 1240 et 1246[10]. Les documents sont de plus en plus abondants à partir de 1247.

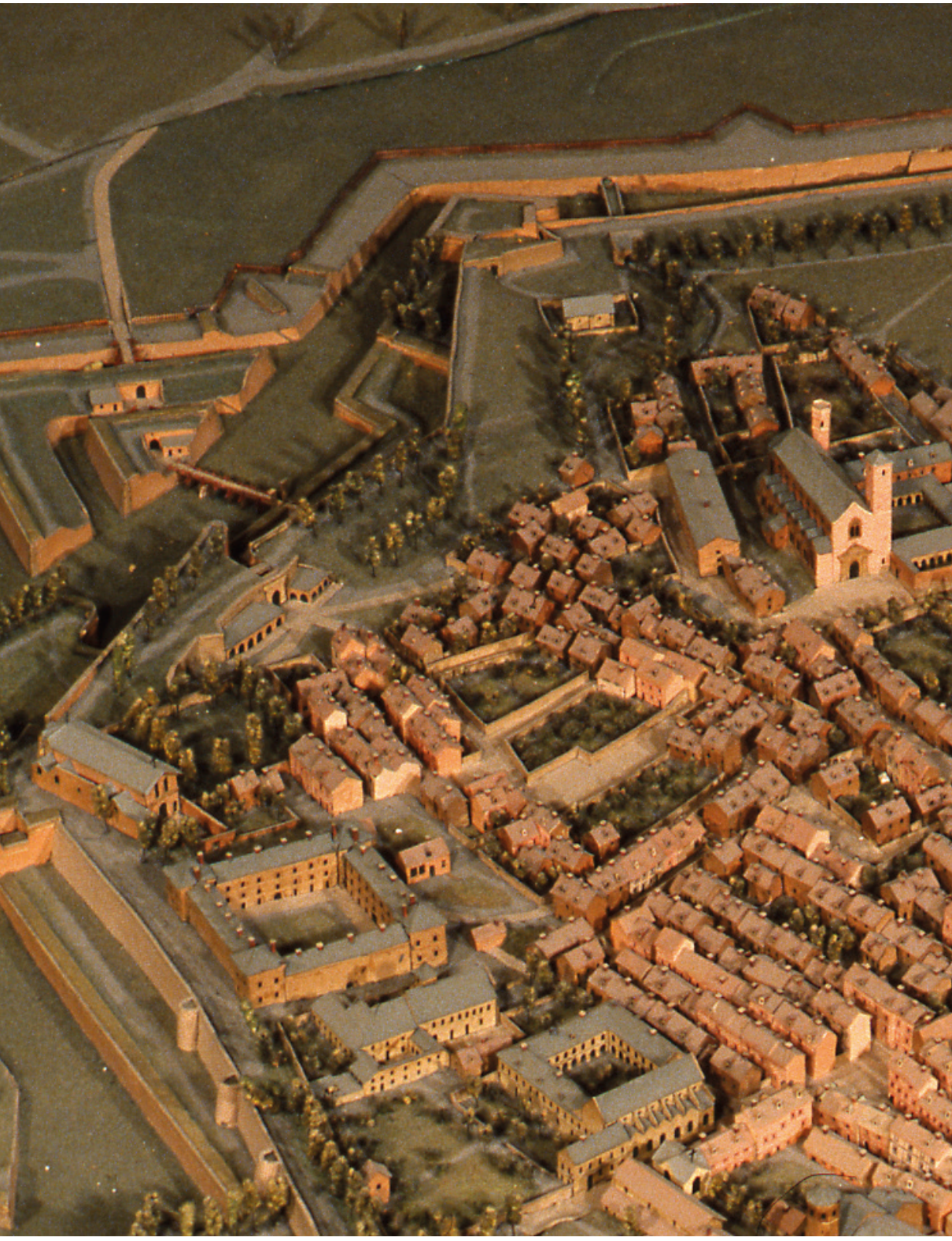
Rares sont les actes de fondation des monastères qui ont été conservés. L'existence d'un regroupement de moines ou de moniales apparaît le plus souvent avec l'appellation de « *domus de sanctus…* », ou alors à travers un legs fait au couvent ou encore avec un acte papal. Les historiens des religions ont l'habitude de considérer qu'il s'écoule environ

15 ans entre un regroupement de religieux (ou de religieuses) et l'élection de leur premier prieur (ou prieure).

Les premières chanoinesses du couvent Saint-Sauveur de Perpignan sont peut-être issues du monastère d'Espira-de-l'Agly. C'est en tout cas l'hypothèse de Louis de Bonnefoy, dans son *Epigraphie roussillonnaise*, qui paraît toujours assez plausible.

En 1136, l'évêque Udalgar de Castelnou institue dans l'église d'Espira de l'Agly un prieuré de chanoines réguliers sous la règle de Saint-Augustin et met à leur tête le chanoine d'Elne, Pierre Arnau. Ce monastère s'enrichit rapidement et le 13 octobre 1178, le roi Alphonse 1er d'Aragon le prend sous sa sauvegarde. Mais la situation se dégrade et à la fin du XIIIe siècle, les bâtiments tombent en ruine. La communauté vient ensuite s'installer dans l'église collégiale de la Real à Perpignan, le 6 octobre 1381.

Au XIIe siècle, une communauté de religieuses augustines avait été annexée au prieuré de ces chanoines d'Espira-de-l'Agly. Louis de Bonnefoy pense que ce sont elles (ou une partie d'entre elles) qui sont venues fonder Saint-Sauveur. Le couvent de Perpignan serait donc un essaimage de celui d'Espira.



© Musée des Plans – Relief – Christian Carlet

Plan de Moithey, vers 1785 (Archives de la ville de Perpignan).